

Bernay, lundi 26 décembre 2016

Hiératique, elle se dresse de toute sa hauteur. Sur le rebord de la fenêtre ouverte, face à la cour intérieure.

À la porte, Manon sursaute et, dans sa lancée, s'immobilise, frappée de stupeur.

Elle retient de justesse ses mots, un rien moqueurs.

Surtout ne pas faire de bruit, ne pas lui faire peur.

Très vite, elle réfléchit : pas le temps de chercher de l'aide, elle doit agir tout de suite. En silence, sans prendre le temps d'en détacher les brides, elle ôte ses salomés, puis, rapidement, s'avance sur la pointe des pieds. Brusquement, elle saisit l'autre par la taille, tout en l'attirant vers elle. Tente de retenir son corps qui part à la renverse, mais, en amortissant sa chute, choit elle-même lourdement sur le sol. Elle a agi très vite, de sang-froid, propulsée par une décharge d'adrénaline.

Dans un entremêlement de bras et de jambes, elles gisent sur le parquet, sonnées.

Après quelques secondes d'étourdissement, Manon réalise ce qui vient de se jouer.

Au prix de douloureuses contorsions, elle réussit à extraire le portable de sa poche et appelle le personnel d'accueil à la rescousse. Celle qu'elle tient fermement par la taille est secouée de sanglots, d'une extrême violence.

Manon attend ses collègues avant de tenter de se relever.

À présent, elle se met convulsivement à trembler.

La fenêtre est toujours ouverte sur un froid glacial.

1

Paris, lundi 31 juillet 1944

Suspendus aux nouvelles depuis plusieurs heures, ils viennent d'apprendre l'avancée des Alliés et la libération d'Avranches.

À présent, Suzanne s'installe au piano. Le Pleyel 1910 trône au milieu de l'immense salon de leur hôtel particulier, rue de l'Abbaye, à Paris. Dès l'instant où les premières notes de Chopin résonnent, Marie accourt et s'assied sur l'épais tapis au pied du monstre d'ébène qui la fascine tant. Son regard d'enfant émerveillée est captivé tour à tour par les mains de sa mère qui virevoltent sur le clavier, par son buste qui se meut avec grâce et par son visage habité par l'émotion.

Pendant ce temps, enfoui dans le fauteuil Art déco à dossier moustache de Suzanne, seule concession accordée à sa femme au reste du mobilier de style Empire, Charles rumine ses soucis. Les murs sont couverts de toiles de maîtres. De luxueux tapis persans habillent le parquet en chêne massif. Exposée à l'ouest, la pièce est plongée dans une semi-pénombre. En cette fin d'après-midi d'été, Suzanne

a baissé les stores afin d'atténuer la chaleur des rayons du soleil et de tenter de conserver un peu de fraîcheur.

Chaque année, la famille passe la saison estivale en villégiature à Saint-Jean-Cap-Ferrat, l'un des lieux de rendez-vous du gratin parisien. Mais, depuis le 8 septembre 1943, les Alpes-Maritimes sont sous occupation allemande et, quoi qu'il en soit, Charles Bourlangeau se terre chez lui depuis de nombreux mois déjà. Il tente de se faire oublier, aspire à l'anonymat.

Il se sert un whisky, sec comme il l'aime, et allume un cigare avec son authentique briquet en or Ronson.

Suzanne sent l'inquiétude de son mari flotter dans la maison, dans toutes les pièces, comme un brouillard toxique, inquisiteur, jaune et âcre comme la fumée de ses cigares, qui lui pique les yeux, l'étouffe, la rend anxieuse. Mais elle se domine et se comporte comme si rien n'avait changé. Elle sait la raison de la retraite de son mari mais s'abstient de tout commentaire. Leur silence à tous deux est plus éloquent qu'un long discours. S'il ne semblait si préoccupé, elle profiterait davantage de sa présence qui lui a si souvent fait défaut et se réjouirait avec lui de l'imminence probable de la libération de Paris. Non pas qu'ils aient souffert de privations ; du fait de ses relations, Charles lui rapportait des denrées de luxe introuvables par ailleurs : du chocolat, du café, de la charcuterie et de la viande. Elle a l'honnêteté de reconnaître en elle-même qu'ils en ont bien profité.

Certes, depuis la capitulation de juin 1940, Paris et la France sont exsangues. Les crimes perpétrés par les nazis, leurs exécrables doctrines, les massacres de populations telle l'horrible extermination d'un village entier à Oradour-sur-Glane en juin dernier, les déportations dans des camps où,

paraît-il, les Juifs sont purement et simplement exterminés, lui glacent le sang. Certes, ce brouillard toxique qui a envahi la maison s'accroche à tout, comme les étendards déchirés d'une guerre qui fait rage et qui lui est intolérable.

Mais, par-dessus tout, elle aime son mari.

L'amour ne fait pas défaut au sein du couple, même si la fortune personnelle de Suzanne n'est pas étrangère à la cour que lui fit Charles en 1935. Ils se rencontrent dans le cercle de leurs relations respectives, au sein de l'aristocratie financière ayant résisté à la Grande Dépression. Grande et belle blonde aux yeux bleu clair, Suzanne est dotée d'un tempérament que l'on attribue habituellement, et de manière irrationnelle, aux brunes ou aux rousses, passionné, fougueux, rebelle. Elle n'a pas froid aux yeux, ce qui, outre ses biens et sa beauté, achève de conquérir son prétendant.

Mariés à présent depuis neuf ans, ils ont un fils de huit ans, Gonzague, et une petite Marie âgée de cinq ans. Femme au foyer, Suzanne est une mère épanouie. Charles, homme séduisant au maintien hiératique, à l'opulente chevelure brune et au regard d'un bleu profond, a suivi les pas de son père, Auguste, marchand d'art et collectionneur.

En vérité, ce dernier s'essaya d'abord à la peinture. Mais, cramponné aux poncifs du XIX^e siècle, en plein cœur du courant impressionniste, de l'émergence du cubisme et du fauvisme, il ne vendait pas ses toiles, en outre de piètre facture. Il se lança alors dans le commerce de l'art et fit fortune.

Contrairement à son géniteur, et bien que formé comme lui à l'école des Beaux-Arts, Charles n'a même pas tenté l'aventure de la peinture. Il aime trop l'argent.

Soudain, tel un petit soldat, Gonzague déboule dans le salon au son d'une mazurka et se jette dans les jambes de son papa.

— Viens jouer avec moi ! J'm'ennuie.

— Non, Bourlangué junior, pas maintenant. Et puis, il faut dire : je m'ennuie. Tu sais ce que je viens d'apprendre ? L'aviateur qui a écrit *Le Petit Prince*, tu sais, le livre que je t'ai rapporté de New York pour Noël dernier, eh bien, il a disparu avec son avion...

— Antoine de Saint-Exupéry ? Oh, le pauvre ! On est parti à sa recherche ?

— Oui, j'espère que c'est une fausse alerte et qu'il n'est pas tombé à la mer ! Tiens, relis son livre puisque tu ne sais pas quoi faire.

Requinqué, Gonzague détale en direction de sa chambre.

Que Charles ne cède pas à son fils quand il s'agit de jouer avec lui révèle à quel point il est tourmenté, s'inquiète Suzanne. Ses doigts s'immobilisent sur le clavier. Toujours assise, elle se tourne à demi vers son époux et, décidant de briser l'omerta, lui déclare d'un ton rassurant :

— Ne t'inquiète pas, Charles, tu as fait ce qu'il fallait l'année dernière, tout va bien se passer.

— Je ne suis pas inquiet, ma chérie, fanfaronne-t-il, l'air faussement surpris et confiant.

Mais l'expression de son visage dément ses propos et Suzanne l'attribue à sa nature anxieuse. Il demeure une énigme pour elle. Encore à ce jour : à la fois sûr de sa valeur et tourmenté, à la fois arrogant, voire impitoyable avec ses collègues, et aimant avec ses enfants et dans l'intimité.

Si elle savait, se répète Charles, pour la millième fois depuis un an. *J'ai pris toutes les précautions utiles... Mais*

*si le marchand parle sous la pression... Et si je décède...
Ces toiles vont lui causer des soucis... Mais si je le lui dis,
elle va me faire la guerre pour que je m'en débarrasse !*

Il nage en plein dilemme mais il est passé maître dans l'art de réprimer les assauts de sa conscience.

À présent, Suzanne a quitté l'univers élégant de Chopin et interprète le troisième *Impromptu* de Schubert, le préféré de Charles, ce chant mélancolique qui plane sur une myriade, un ruissèlement de petites notes, le tout joué de la main droite tandis que l'autre main plaque ici et là quelques accords.

*

Exhalant des volutes de fumée dans la lumière filtrant à travers les stores, plongé dans ses pensées, bercé par la musique, Charles songe aux années qu'il vient de vivre. Quelle période excitante ! En pleine occupation allemande, le marché de l'art était devenu florissant. Quand il était rentré de la guerre à la démobilisation, après la signature de l'armistice en juin 1940, l'euphorie touchait tous les circuits de la vente, du trafic et de l'échange des œuvres d'art. Auguste était alors décédé d'une crise cardiaque. Charles avait pris sa suite et, en fils unique, hérité de sa fortune et de sa collection de toiles de maîtres.

Il fréquentait les galeries et les peintres de la tradition française : Maurice de Vlaminck, André Derain, Kees van Dongen, André Dunoyer de Segonzac, Othon Friesz, Raymond Legueult, Roland Oudot... Ceux qui se rendirent en novembre 1941 en plein Reich, dans l'espoir illusoire de faire libérer des artistes prisonniers. Plus encore, par simple

vanité et, en réalité, pour constater combien les artistes y prospéraient et contribuer ensuite à la propagande nazie. Il était un habitué de l'hôtel Drouot dont l'entrée fut interdite d'une manière absolue aux Juifs dès 1941. Véritable salon franco-nazi, cette salle des ventes ne désemplissait pas. Commissaires-priseurs et experts reconnus y procédaient à des ventes de biens israélites...

En mai 1942, à l'Orangerie des Tuileries, il avait visité l'exposition à la gloire d'Arno Breker, le sculpteur d'Hitler. Wilhelm Kempff, ami de Breker, devait y jouer lors de l'ouverture, avec Alfred Cortot. Alors âgée de trois ans, Marie avait voulu l'accompagner et Charles, témoin de son exceptionnelle capacité d'écoute, à la maison, avait accepté. La fascination exprimée par sa fille pendant le concert avait achevé de le convaincre qu'il avait eu raison de l'y emmener. Un peu plus tard dans le mois, ils étaient retournés écouter Kempff interpréter au palais de Chaillot, et sous la baguette de Charles Munch, trois concertos de Beethoven, puis en juin 1943, pour le « Grand Festival Beethoven », où il s'était produit de nouveau avec Alfred Cortot et avec la violoniste prodige, Ginette Neveu. À la suite de quoi, Marie lui avait déclaré qu'un jour, elle serait une grande pianiste. La détermination de sa fille l'emplissait déjà de fierté.

*

Soudain, il réalise que la musique s'est arrêtée. Suzanne prépare le repas à la cuisine, tandis que Marie grimpe sur ses genoux. Levant une frimousse espiègle, la fillette se fait cajoleuse :

— Papa, tu peux me lire une histoire, s'il te plaît ?

Déjà replongé dans les méandres de ses pensées, lui caressant machinalement les cheveux, Charles ne l'entend pas.

*

Le 20 novembre 1942, invité par son ami et peintre Kees van Dongen à la galerie Charpentier, pour un vernissage où l'artiste exposait ses cinquante années de peinture, il avait croisé Arletty accompagnée de son amant, un jeune officier allemand, et avait admiré son portrait parmi les œuvres présentées. Il y avait rencontré également Sacha Guitry, Louis Hautecœur, directeur général des Beaux-Arts, Amédée Bussière, préfet de police, Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris, et son épouse.

Que du beau monde ! Le champagne coulait à flots. C'était la belle vie.

Et puis, de fil en aiguille, avec l'anesthésie de sa conscience morale, qu'il soumit progressivement à tout un nuancier de compromissions, il franchit la ligne jaune entre le tolérable et l'inconcevable. Chaque fois qu'un scrupule tentait de pointer son nez, il l'envoyait valser.

À la perspective d'affaires lucratives, il proposa, dans un premier temps, ses services aux pétainistes qui collaboraient au pillage des œuvres juives. Il échangeait certains de ses tableaux, acquis par son père avant la guerre, avec les nazis qui les recherchaient pour les collections de Goering et d'Hitler. Et ce, contre des toiles contemporaines spoliées aux Juifs, qualifiées selon la doctrine nazie d'« art dégénéré ». Ces œuvres étaient stockées dans les salles du Jeu de paume par l'organisme *Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg* ou au musée du Louvre, réquisitionné et transformé en zone

de tri (Charles y avait ses entrées). Il les revendait à prix d'or à des collectionneurs, d'autant plus cher qu'elles se raréfiaient sur le marché. Il fit même affaire avec l'expert parisien en tableaux nommé par le gouvernement de Vichy « Administrateur de biens juifs de haute valeur », Jean-François Lefranc, son confrère. Par la suite, il n'hésita plus à conclure des transactions directement avec des marchands d'art allemands, telle Maria Almas-Dietrich, proche d'Hitler.

Quels souvenirs merveilleux ! Il avait alors le sentiment grisant d'appartenir à l'élite. Il côtoyait la caste dirigeante, des artistes renommés, des stars du septième art ou de la scène parisienne. Et les affaires étaient juteuses...

Et puis, quelle collection magnifique il avait rassemblée ! Des toiles de Dénoyer de Segonzac, de Vlaminck, de Derain, de Luc-Albert Moreau, d'Othon Friesz, d'Utrillo, d'Asselin, de Lotiron, de Waroquier... Toutes des œuvres des maîtres du réalisme, la peinture à laquelle il avait été formé aux Beaux-Arts du temps de Paul Léon. Le traditionalisme du maréchal. Il ne possédait que quelques toiles impressionnistes car il jugeait la plupart des œuvres de ce courant trop modernes. Il en avait acheté et revendu beaucoup mais n'en avait conservé que trois pour sa collection personnelle.

Ensuite, les affaires avaient commencé à se gâter. Charles tenait Suzanne à l'écart de ses tractations et de ses relations inavouables mais sa femme n'était pas dupe et détestait qu'il s'affichât dans des manifestations où il côtoyait l'occupant et les « traîtres ». À partir de février 1943, après la débâcle allemande à Stalingrad, dont il semblait malgré tout se réjouir, Charles refusa de recevoir leurs amis à la maison. Suzanne devinait les raisons de ce refus et, en femme

sociable qui aimait la compagnie, elle vivait cette situation comme une punition.

Un jour, ne supportant plus cet isolement, courageusement, elle lui avait demandé tout de go de restituer les toiles compromettantes, sinon à leurs propriétaires, du moins là où il les avait « prises ». Il avait d'abord farouchement nié et refusé de se débarrasser du moindre tableau, n'omettant pas au passage de feindre une indignation de circonstance et la plus totale surprise. Puis, sentant le vent tourner pour les Allemands, la mort dans l'âme, il s'était résolu à vendre les toiles incriminées, sous un faux nom, à un marchand d'art suisse. Il avait déposé le fruit de la transaction sur un compte ouvert à Zurich.

« Je n'ai conservé que les œuvres acquises régulièrement », avait-il piteusement rassuré Suzanne.

Depuis, ils n'avaient plus jamais évoqué ce sujet, source de discorde.

*

— Le dîner est prêt !

Sortant de sa rêverie, Charles s'extrait de son fauteuil et se dirige vers la salle à manger tout en songeant, là aussi, pour la millième fois, qu'il ne se sentira désormais plus jamais en paix.

2

Bernay, le même jour

La ville de Bernay enterre ses morts. Vingt-neuf. Des civils tombés sous les bombes, cinq jours plus tôt, pendant la bataille de Normandie.

Louis Roussel connaissait bien l'un d'eux, un homme de son âge, un copain d'école avec lequel il avait gardé des contacts réguliers. Un ami.

La cérémonie officielle aura lieu à 16 heures en l'abbaye Notre-Dame, juste à côté puisque le musée des Beaux-Arts est installé dans l'ancien logis abbatial.

En attendant, il travaille dans son bureau. Du moins, il fait acte de présence. C'est le calme après la tempête. La journée est triste... comme lui... Malgré la chaleur, aussi palpable qu'une lourde cape en laine drapée sur les habitants de sa ville, une épaisse couche nuageuse recouvre Bernay depuis le matin. Il bourre sa pipe de mauvais tabac, l'allume avec une allumette et se laisse aller, accablé, contre le dossier de son fauteuil.

Quelle tragédie ! Cela ne finira donc jamais ? se désespère-t-il. La perte de mes amis ! Cette guerre terrible ! Ces atrocités !

Les arrestations, les exécutions publiques ainsi que les bombardements font partie de son quotidien.

Son amie juive polonaise Jadwiga Zak, galeriste à Paris et déportée en 1943 au camp d'Auschwitz, est-elle encore en vie ?

Et que devient son copain René Gimpel ? Ce marchand d'art qui aime tant les impressionnistes et même Picasso, Braque, Matisse, et qui, trente ans plus tôt, a présenté à son père un écrivain de sa connaissance, un certain Marcel Proust. Maquisard dans un réseau qu'il a créé avec Gabrièle Picabia, épouse du peintre dadaïste puis surréaliste, il vient d'être dénoncé ce mois-ci par l'un de ses confrères, Jean-François Lefranc, un traître ! Puis arrêté et emprisonné par les Allemands à la prison Montluc. Sera-t-il déporté lui aussi ?

Et reverra-t-il un jour son ami Paul Rosenberg, galeriste et marchand d'art qui a dû fuir aux États-Unis en 1940 et dont la galerie parisienne est devenue l'infâme Institut d'étude des questions juives ?

L'anxiété de ne pas savoir le tourmente cruellement. Plus perverse encore que toute certitude, même douloureuse, elle le ronge.

Quant à sa collection de toiles d'avant-garde rassemblées avant la guerre grâce à de généreux donateurs et quelques achats à prix d'amis ! Éparpillée aux quatre vents !

Ses nombreuses relations à Paris lui avaient permis d'accrocher aux cimaises du musée un Picasso, deux Braque, un Matisse, trois Kandinsky, deux Miro dont il était très fier. Il lui avait fallu pour cela convaincre le conservateur en chef, hostile à l'art moderne. Mais ces tableaux furent confisqués lors d'une descente des Allemands en mars 1941.

« *Entartete Kunst*¹ ! » gueulaient ces sauvages en embarquant les œuvres. Louis en avait les larmes aux yeux. Il les avait pourtant dissimulées au grenier derrière de vieilles croûtes du siècle dernier, mais ces enragés avaient fouillé en vociférant et avaient mis le grappin dessus. Tant d'années de travail réduites à néant, parties en fumée à cause de ces barbares !

Il les honnit.

La percée des Alliés à Avranches est, certes, la bonne nouvelle du jour. Mais les Boches occupent toujours Bernay. Il a hâte que sa ville soit libérée tout en craignant de nouvelles pertes parmi les civils.

L'accident de Rommel, le 17 juillet, l'a empli d'une joie mauvaise. Ce chasseur de la *Royal Air Force* a miraculeusement bien visé en mitraillant sa Horch à hauteur de La Gosselinaie. Transporté à l'hôpital de la *Luftwaffe* de Bernay, le nazi s'en est tiré avec quatre fractures du crâne et des éclats au visage.

— Qu'il crève ! crache Louis. Dommage que l'attentat du 20 juillet contre Hitler ait échoué. Cet homme est le démon incarné !

*

Las, il soupire et, la pipe calée au coin de sa bouche, il se lève et se dirige clopin-clopant vers le secrétariat attendant à son bureau. L'année de la naissance de son fils, il s'est blessé en tombant d'une échelle pendant son service, s'en sortant avec de multiples fractures, lui aussi, dont une à la jambe qui l'a laissé handicapé à vie. C'est un petit homme de trente-six ans, à la calvitie précoce, habituellement jovial,

1. Art dégénéré.

qui apprécie la bonne chère et le bon vin mais qui a perdu sa bedaine et sa bonne humeur avec les privations. Ses cheveux châtain sont coiffés sur le côté pour recouvrir sa tonsure, et des binocles un peu vieillots achèvent de lui donner quinze ans de plus. Il est penché au-dessus de son fils, assis au bureau de la secrétaire, et ses yeux brillent d'intelligence telles deux îles minuscules derrière les vagues de lumière que dessinent les verres épais de ses lunettes.

— Alors, mon poulet, ça avance, ton dessin ?

Eugène lui glisse sous le nez la feuille de papier qu'il vient de gribouiller.

— Eh bien, tu en fais des progrès !

Louis lui ébouriffe sa tignasse rousse ; son fils porte bien son patronyme et pourtant, c'est de sa mère qu'il la tient, cette couleur poil-de-carotte.

C'est un petit garçon à part, différent des autres et qui le déconcerte. Il travaille très bien à l'école mais il manque d'attention en classe. Dans son carnet de notes, son maître écrit « Eugène est souvent dans la lune », ou « Eugène baye aux corneilles », ou bien encore « Eugène regarde les mouches voler »... Ses parents ont beau gentiment le réprimander, rien n'y fait. Mais après tout, il a de bons résultats, c'est ce qui compte, se rassurent-ils.

Néanmoins, un autre problème autrement plus grave les préoccupe davantage : Eugène subit de la part de ses camarades d'école des moqueries et même des violences, dont il ne se plaint pas en rentrant le soir, mais dont les stigmates sur ses oreilles décollées, ses genoux, ses fesses ou même son visage n'échappent pas à ses parents. À plusieurs reprises, Louis a demandé un rendez-vous avec son maître. Ce dernier lui a confirmé que son fils subit des maltraitements

de la part d'autres élèves. Quand il les surprend, bien sûr, il les punit, mais la plupart du temps, ces vauriens se cachent pour accomplir leur forfait ! a assuré l'instituteur. Il a informé les parents des coupables, il a même menacé d'exclusion leurs rejetons, mais cela n'empêche pas ces garnements de continuer !

Eugène ne se laisse pas faire, tente de rendre coup pour coup, mais devient mutique, ce qui inquiète Louis et Marguerite. C'est, certes, un enfant travailleur et volontaire, mais il est très solitaire, comme sa mère. Il passe son temps libre à dessiner et à peindre, ne joue jamais avec des camarades. C'est la raison pour laquelle, cette année, pendant les vacances d'été, Louis a décidé de l'emmener avec lui au musée. Au lieu de rester seul à la maison avec Marguerite, au moins, il verra du monde. À six ans, le môme en culotte courte est d'autant plus ravi de déambuler dans les salles et de reluquer les toiles que, depuis quelques semaines, l'établissement est déserté. Depuis le 6 juin exactement. L'effet de sociabilisation escompté par son père n'est pas au rendez-vous, néanmoins Eugène compte, re-compte et re-re-compte les tableaux et s'amuse comme un petit fou. Louis se promet de l'initier à la peinture abstraite, après la guerre, en visitant avec lui des galeries et des expositions à Paris. Ils logeront chez sa sœur, Francine, comme lui-même l'a souvent fait par le passé.

Se grattant délicatement le sommet du crâne en prenant bien soin de ne pas décoiffer ses mèches rabattues, il observe à nouveau son dessin. *Bizarre, ses personnages arborent un visage allongé et légèrement géométrique*, s'étonne-t-il en réintégrant son bureau.

Cette observation le renvoie vingt-sept ans en arrière, au 3 décembre 1917, un jour qui l'avait doublement marqué. Un peu plus âgé qu'Eugène, à neuf ans, il avait accompagné son père, encadreur à Bernay, à l'exposition Modigliani organisée par Berthe Weill, marchande d'art et galeriste à Paris. Il avait alors assisté à un esclandre. Un type en uniforme – le commissaire divisionnaire du quartier, lui dirait son père plus tard – avait exigé qu'on retire quelques toiles de nus. « Ils ont des poils ! » avait-il répondu à Berthe Weill qui lui en demandait la raison. Les clients avaient été obligés de sortir, les toiles prohibées avaient été décrochées, puis ils avaient pu réintégrer la galerie.

Il s'en souvient à cause des femmes à poil qui l'avaient fasciné et de la colère cataclysmique que cet incident avait déclenchée chez son paternel.

*

- Papa, viens voir mon nouveau dessin !
- J'arrive, mon poulet !

*

Mais son esprit continue de vagabonder. Désœuvré, il se met à songer à ses jeunes années à l'École du Louvre, institution où il est entré à dix-huit ans, à l'heure où Henri Verne en prit la direction pour la réformer en profondeur.

Il se souvient de l'exposition qui lui a donné son premier grand choc artistique, celle de Vassily Kandinsky en 1929, organisée par Jadwiga Zak qu'il a, à cette occasion,

rencontrée pour la première fois. C'est à cette époque qu'il s'est pris de passion pour l'art moderne.

En 1931, à vingt-trois ans, souhaitant retourner dans sa Normandie natale, il a pris un poste de conservateur adjoint au musée des Beaux-Arts de Rouen, au côté de Fernand Guey, l'une des figures de proue du renouvellement des musées français, en contact régulier avec les collectionneurs et antiquaires parisiens. Ce musée détenait la plus grande collection impressionniste depuis 1909. Louis l'accompagnait souvent dans ses déplacements ; il s'est formé à son contact et a beaucoup appris du métier dans ces années-là.

Aujourd'hui encore, Louis voue à son ancien patron une admiration sans bornes. Jouissant d'entrées à la Bibliothèque nationale et au musée du Louvre dont il connaît les administrateurs et conservateurs, et doté d'un sens diplomatique aigu, Fernand Guey enrichit continuellement sa collection.

*

— Papa, viens voir mon dessin !!

— Oui, j'arrive !

*

En 1934 puis en 1935, il s'est rendu au Salon des artistes rouennais. Jacques Villon, frère de Marcel Duchamp, originaire de la région, y exposait quelques œuvres. C'était l'époque de la réussite pour ce peintre avant-gardiste qui devait son art à Cézanne mais également aux cubistes et

aux fauves. Louis était fasciné par l'équilibre harmonieux de formes et de couleurs sur ses toiles.

*

— Papa !!!

*

Puis en 1937, à vingt-neuf ans, il a demandé sa mutation au poste de conservateur adjoint au musée des Beaux-Arts de Bernay, sa ville natale. C'est d'ailleurs cette année-là, en même temps qu'à Munich était présentée l'ignoble exhibition *Entartete Kunst*, qu'il a visité l'Exposition internationale des arts et des techniques, à Paris. Il se souvient tout particulièrement de l'espace consacré à Vincent van Gogh, ainsi que du choc éprouvé, dans le pavillon de l'Espagne, devant le *Guernica* de Picasso : l'histoire en marche, avec ses atrocités, sous son regard médusé et admiratif.

Plus récemment, en janvier de cette année, il a eu la chance d'assister, toujours dans la Ville Lumière, à une exposition de toiles interdites de cimaises. La galeriste Jeanne Bucher l'a organisée en toute clandestinité, omettant volontairement de la déclarer aux bureaux de la *Propagandastaffel* pour l'examen de l'origine ethnique des peintres. C'est Bernard Dorival, jeune conservateur adjoint du musée national d'Art moderne de Paris depuis 1941, qui a prévenu Louis. Ce dernier y a admiré des œuvres de Kandinsky, de Domela, et a été frappé d'un coup de foudre à la vision des trois petits tableaux de Nicolas de Staël ! Quelques aplats de couleurs,

des formes géométriques et, de-ci, de-là, des arcs de cercle épais, le tout dans une harmonie sidérante.

Mais, échaudé par son expérience de mars 1941, il attendra la fin de la guerre pour enrichir sa collection moderne. Et puis, il espère bien être présent au Salon d'automne. Picasso y sera à l'honneur.

En revanche, il a cessé de fréquenter la galerie du collectionneur et marchand d'art Charles Ratton, dont il a admiré les œuvres surréalistes en 1936. Il a en effet appris qu'il trafiquait avec des collabos et des Allemands fournissant les nazis telle Maria Almas-Dietrich, pourvoyeuse du Führer en personne.

*

Ces souvenirs le ramènent brutalement à la réalité dans toute son horreur et toute sa crudité.

Il reprend ses esprits juste à temps ; il a failli oublier la cérémonie !

— Eugène, viens vite, dépêche-toi !

Mais son fils traîne des pieds, rechigne à le suivre, lui reproche de ne pas avoir admiré son dessin. Louis le presse, ils vont être en retard. Il l'attrape, le tire par le bras et prend la direction de l'abbaye.

Marguerite se tient un peu à l'écart de la foule, elle les attend, sa douce épouse, aussi timide et têtue que leur fils.

Eugène se précipite dans ses bras.